

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
J'aime son feuillage éploré,
Sa pâleur m'en est doucement chère.
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

.

Le 6^{me} a reçu le baptême du feu !

Au moment où je termine ma causerie, les dépêches arrivent incomplètes, on sait qu'il y a des morts et des blessés, mais on n'a pas les détails que vous connaîtrez par les journaux quotidiens quand LE MONDE ILLUSTRÉ paraîtra.

Le jour même où cette nouvelle nous est parvenue à Montréal, on bénissait, au Gesù, le drapeau que les dames de Montréal offriront au bataillon à son retour.

Le Père Hamon a fait un sermon plein de feu, de grandeur et de patriotisme.

En parlant des dépêches qui nous annonçaient l'engagement qui a eu lieu au Fort Pitt, l'éminent prédicateur dit au sujet des volontaires :

Ils viennent de voir le feu et il y a eu effusion de sang. Il faut du sang pour consacrer un drapeau. Oui, le sang a coulé et ce premier sang portera bonheur à nos volontaires. Le fait est triste pour les familles des victimes, mais il est heureux pour la patrie que ce sang soit versé.

.

Le 17 de ce mois il y aura grand banquet dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, au profit du *Cercle Ville-Marie*.

L'utilité de ce cercle est incontestable. Sous l'intelligente direction de M. l'abbé Hammon, les jeunes gens s'y occupent de littérature, on y discute, on y cause, on s'instruit.

C'est une œuvre bonne et sérieuse, elle mérite donc d'être encouragée.

Déjà on a reçu des demandes de cartes de plusieurs personnes qui s'intéressent au Cercle, quoique demeurant en dehors de Montréal, et tout fait présager un succès complet.

Il n'y a que six cents couverts, il est donc temps de réserver sa place.

Les dames de la plus haute société de Montréal sont à la tête de l'organisation.

LÉON LEDIEU.

LA GROTTTE DES FÉES

(Imité de Jules Verne)

(Suite)

NON ; sous un amas de décombres, au pied de l'une des cheminées en ruine du vieux fort Chambly. Ce document aura été oublié là, par ce Titus Van Renselaer, un de ces audacieux Bostonnais qui, non contents de chasser les Anglais de chez eux pour rendre leur patrie libre, se mirent aussi en tête de s'emparer du Canada et prirent le fort Chambly, au mois de mai 1775. Il y avait de l'or en ce pays, et les Américains ne furent pas les derniers à s'en apercevoir. Quant à l'emporter chez eux, c'était autre chose, ce chiffon en fait foi.

—Et qu'allez-vous en faire ? lui demandai-je.

—Dans trois jours nous irons constater s'il dit vrai.

—Vous voulez que je vous suive ?

—Certainement ! Tu vas préparer nos malles, tu te procureras des cordes, des leviers, des pics, de la poudre, des mèches et des provisions de bouche pour une journée entière.

Je ne risquai point d'objection, sachant bien que c'eût été en pure perte ; je quittai le cabinet de travail et commençai les préparatifs de ce voyage mémorable.

Pendant deux jours, je ne pus parler à mon oncle ; fort heureusement, Georgette, la bonne enfant, était là pour me distraire.

La veille de notre départ, je demandai à ma cousine si l'expédition projetée lui plaisait, si... si elle n'éprouvait pas quelque crainte pour son cousin... si...

Georgette, pour toute réponse, me rit au nez et me tourna le dos en me traitant de... lâche !

Je n'avais plus à hésiter ; passer pour un lâche au yeux de Georgette, malheur ! Je ne l'aurais pas voulu pour tout au monde.

Le lendemain matin, tout étant prêt, nous partîmes de très bonne heure pour Belœil.

Pendant la route, Julien Lavigne se montra presque aimable ; il daigna m'entretenir des vastes projets qu'il avait formés dans l'éventualité du succès de son expédition.

L'un de ces projets me frappa par son côté philanthropique : c'était la création d'un fonds de secours pour les instituteurs invalides et trop âgés pour le service.

Deux heures après notre départ de Chambly, nous étions au mont Belœil ; il était alors sept heures. A huit heures, nous commençons à gravir une pente abrupte et assez difficile, dans la direction indiquée par Van Renselaer et portant chacun au dos une charge que n'eût point dédaigné un sapeur de la troupe régulière.

L'absence totale de sentiers battus rendait notre ascension difficile. Mon oncle se consola de ce contretemps en faisant, par-ci, par-là, quand il n'était pas trop à court d'haleine, des dissertations un peu décousues sur les herbes desséchées et les arbustes auxquels nous étions souvent obligés de nous accrocher.

Comme la végétation, à cette époque de l'année, n'est guère avancée au Canada, la science de mon oncle n'avait guère d'aliment ; aussi, ne m'intéressait-elle que médiocrement. Il s'en aperçut, ce qui eut pour effet de modifier considérablement son humeur et de froisser sérieusement ses susceptibilités de savant.

Lui ayant demandé de m'expliquer les propriétés d'une plante aux feuilles de forme ovale, qui sortait à peine du sol, il me répondit sèchement que c'était du *tabac du diable*, une plante dont la feuille avait la vertu de faire taire les nigauds quand ils s'en appliquaient sur la langue.

Je compris cette explication sans trop de peine et ne risquai plus de questions oiseuses.

Nous montions silencieusement, lorsque subitement le terrain manqua sous mes pieds ; je roulai le long d'un talus assez raide que les broussailles m'avaient empêché d'apercevoir. Mon oncle faillit en faire autant, mais une racine assez forte se trouvant à sa portée, il s'y cramponna.

Je fis une dégringolade d'une vingtaine de pieds sans recevoir de contusions, fort heureusement. En me relevant, je jetai un coup d'œil autour de moi ; j'étais au fond d'une sorte de puits, dont l'un des côtés donnait ouverture à un antre béant et parfaitement obscur.

—Je crois que nous sommes arrivés au tunnel que nous cherchons, criai-je d'en bas.

Le bonhomme ne le se fit pas dire deux fois ; en dix enjambées, au risque de se tordre le cou, il était auprès de moi.

Je le contemplai quelques instants pendant qu'il examinait l'entrée sombre, tout près ; il était magnifique d'audace.

Les torches que nous avions apportées furent bientôt allumées, et nous pénétrâmes dans un couloir mystérieux, haut de six pieds, large de huit ou dix, Julien Lavigne prenant les devants d'un pas ferme.

Nous descendions une pente douce, sur un fond de petites roches de calcaire, plates, glissantes et encore humides, car il n'y avait pas bien longtemps que la neige avait fondu aux flancs de la montagne et que l'eau avait pénétré dans le couloir où nous étions.

Rien de bien intéressant s'offrit à nos regards au début de notre marche, excepté toutefois une boule de huit à dix pouces de diamètre, aux couleurs bariolées, que nous découvrîmes dans un repli de roc. Je touchai cette boule du pied, elle était quelque peu molle. Mon oncle, plus curieux, la toucha du doigt.

—C'est un paquet de couleuvres encore engourdies, fit-il.

Je m'éloignai par dégoût, un peu aussi par crainte.

—Elles ne sont point dangereuses, ajouta mon compagnon, le froid les tient encore endormies, c'est leur façon à elles d'hiverner. Continuons à avancer.

Le couloir allait s'élargissant, et nous eûmes bientôt atteint un escalier naturel, aux degrés larges et bien assis, couverts d'un sable très fin. Ces degrés aboutissaient à une échancrure du couloir. En

regardant droit devant moi, je vis un curieux spectacle : de nombreuses petites étoiles, disposées en un anneau d'un diamètre de trois ou quatre pieds, scintillaient à quelque distance en avant.

—Qu'est-ce que cela peut bien être ? demandai-je, en indiquant du doigt cet anneau brillant.

—Nous arrivons à la charpente granit de la montagne, répondit mon oncle, et si je ne me trompe, cet anneau que tu vois, doit être un orifice quelconque bordé de lave volcanique, reflétant la lumière de nos torches, car tout ici m'indique l'existence d'un volcan éteint dont le cratère principal devait être à la place de ce lac que l'on voit sur la montagne.

—C'est possible, dis-je ; mais d'où vient l'eau dont ce lac est rempli, une eau toujours fraîche ?

—C'est ce que nous verrons bien, dit mon oncle sur le ton prophétique. Je m'étonne que les municipalités environnantes n'aient pas encore songé à utiliser ce réservoir naturel pour approvisionner d'eau leurs maisons et leurs fermes, par le moyen d'aqueducs qui s'y alimenteraient.

Cette réponse me rendit songeur. Le plan de mon oncle était d'un gigantesque à donner le vertige.

Imaginez-vous donc les villages de Saint-Hilaire, de Saint-Charles, de Belœil, de Saint-Mathias, de Chambly, ayant chacun son aqueduc particulier fourni par le lac de la montagne !

Quelle fortune pour le capitaliste assez audacieux pour réaliser un pareil projet !

Pendant que, dans mon imagination, je bâtissais des aqueducs, mon oncle, lui, faisait de la géologie. Il examinait avec soin les parois, la voûte et le sol du couloir où nous nous trouvions. Subitement il s'arrêta en face d'un objet incrusté dans le roc et affectant la forme d'un animal en frais de paître.

—Nous sommes dans une caverne à ossements, dit-il en se redressant solennellement.

Le bonhomme était radieux ; le savant reprenait pour le moment, le dessus sur le chercheur d'or.

Je profitai de cette disposition d'esprit où il se trouvait pour risquer une question.

—Qu'entendez-vous par caverne à ossements ?

—Arrêtons-nous-ici, Maxime, pour nous reposer un peu, et je vais te dire brièvement ce que c'est que ce genre de caverne.

Nous nous débarrassâmes de nos fardeaux, et, après avoir croqué de bon appétit un *sandwich*, arrosé d'un petit verre de cognac, le géologue reprit :

—On appelle cavernes à ossements des cavités naturelles que l'on trouve particulièrement dans les roches calcaires des montagnes, comme le mont Belœil et les monts de l'état du Vermont, et qui renferment des quantités plus ou moins considérables d'ossements d'hommes ou d'animaux, le plus souvent mêlés à des objets provenant de l'industrie humaine. Ces cavités, le plus souvent irrégulières, sont quelquefois multiples et communiquent entre elles, tantôt par des passages assez larges, tantôt par des étranglements tellement rétrécis qu'on n'y peut pénétrer qu'en rampant. Elles s'étendent quelquefois à plusieurs milles de distance, au sein des montagnes qui les recèlent. Ordinairement situées à un niveau beaucoup plus élevé que celui des cours d'eau de leur voisinage, elles communiquent avec l'extérieur par des ouvertures faites aux flancs des montagnes, par des soupiraux perçant la voûte, ou par des puits naturels où se sont engouffrées, pour beaucoup d'entre elles, les eaux qui charriaient les matériaux qu'on y rencontre aujourd'hui.

STANISLAS COTÉ.

(A suivre)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ne brossez jamais vos robes de soie, lectrices. Il est préférable de les essuyer avec un linge de flanelle ; vous enlèverez ainsi parfaitement la poussière qui a pénétré dans les garnitures, et vos robes s'useront bien moins vite. Quant aux robes de velours, il faut les bien battre à l'envers avec un jonc, ensuite les broser légèrement avec une brosse très fine.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup ; les gens qui savent beaucoup parlent peu.